



B<sup>o</sup>. 5

2

369





REINE MARIE-THÉRÈSE  
DE SARDAIGNE.

Eg. de S. Jacques, ca. 11, v. 20.

Fac-simile et gravure

BOCCA FRÈRES, LITHAIRES DE S. M. LE ROI.

IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE.  
Rue de Louvencourt, N° 9, au 1<sup>er</sup> étage.

1857

B. J. 2. 369

**NOTICE**

sur la

**REINE MARIE-THÉRÈSE**





**MARIE THÉRÈSE**

*Reine de Sardaigne*

née le 21. Mars 1801 morte le 12 Janvier 1855.

Paris. chez la Citoyenne. Typographie.

NOTICE  
SUR LA  
REINE MARIE-THÉRÈSE  
DE SARDAIGNE.



*La Foi coopérait à ses vœux,  
et par les vœux sa foi fut consommée.  
Ep. de St-Jacques, ch. II, v. 22.*

1857

TURIN,  
ROCCA FRÈRES, LIBRAIRES DE S. M. LE ROI.  
NICE,  
IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE,  
*Rue du Gouvernement, n. 1, au 1<sup>er</sup> étage,*

1857



MARIE THÉRÈSE

*Reine de Sardaigne*

le 21. Mars 1744. née

le 13. Janvier 1755.

# NOTICE

SUR LA

## REINE MARIE-THÉRÈSE

DE SARDAIGNE.



*La Foi coopérait à ses œuvres,  
et par les œuvres sa foi fut consommée.*  
Ep. de St-Jacques, ch. II, v. 22.



TURIN,  
BOCCA FRÈRES, LIBRAIRES DE S. M. LE ROI.  
NICE,  
IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE,  
*Rue du Gouvernement, N° 9, au 1<sup>er</sup> étage,*  
—  
1857



Et ma tombe qu'en lieu de la cabane,  
ma douleur devant lors les jours plus cuisante et il n'y a  
rienement qu'avec / de d'abus "sacrificé" et de la Sainte  
Mère, que je trouve. Si indigement

Mari-Hélène.



Il me semble qu'au lieu de te cabrer,  
ma douleur devrait tous les jours plus cuisante et il n'y a  
rien de plus douloureux que d'être crucifié et de la sainte  
Mère, que je trouve si douloureusement

Mari-Thérèse.



## AVANT-PROPOS.

— 1 —

Du jour où il plût à Dieu d'appeler à lui la Reine MARIE-THÉRÈSE, je désirai vivement qu'on écrivit sa vie, pour entrer dans tous les détails intimes et journaliers de cette existence si pleine de vertus et de mérites; détails que les bornes d'une oraison funèbre et la gravité de la chaire n'admettaient pas.

J'espérais qu'une plume plus habile que la mienne se chargerait de ce pieux devoir ;

à son défaut, j'ai voulu essayer de remplir cette tâche, à laquelle je ne puis apporter que la profonde admiration que m'inspirèrent, depuis de longues années, les vertus de la Reine, le bonheur d'en avoir été le témoin assidu, la confiance dont elle daigna m'honorer, plus que tout encore, le dévouement sans borne que je lui avais voué.

En lisant cette simple notice, on verra aisément que non-seulement je me suis interdit, tout ce qui ne serait que du domaine de l'histoire, mais que j'ai évité même ce qui n'était pas entièrement personnel à la Reine, aussi bien que toute parole, que son extrême charité aurait sans doute désapprouvée.



NOTICE  
DE LA  
**REINE MARIE-THÉRÈSE**  
DE SARDAIGNE



## I.

La Reine MARIE-THÉRÈSE était née le 21 mars 1801, à Vienne, où son père, le Grand Duc FERDINAND de Toscane, s'était réfugié, lorsque la Toscane avait été envahie par l'armée française. Sa mère était une princesse de Naples, sœur de la Reine MARIE-CHRISTINE femme de CHARLES-FÉLIX, de la Reine MARIE-AMÉLIE, et de la

seconde femme de l'Empereur FRANÇOIS; elle mourut un an après la naissance de cette dernière fille, elle avait eu plusieurs enfants, dont quelques uns lui furent enlevés en bas âge; le Grand Duc n'en conserva que trois : le Grand Duc LÉOPOLD, actuellement régnant; l'Archiduchesse MARIE-LOUISE, qui ne s'est pas mariée, et l'Archiduchesse MARIE-THÉRÈSE, qui épousa le Prince de CARIGNAN, et fut ensuite Reine de Sardaigne.

Le Grand Duc FERDINAND quitta Vienne en 1803, pour s'établir à Saltzbourg, où il resta jusqu'en 1806, époque où il alla prendre possession du grand duché de Wurtzbourg. Les vicissitudes de la guerre forcèrent souvent le Grand Duc à éloigner ses enfants, les envoyant à Dresde, à Nienbourg, à Prague. La Reine Marie-

Thérèse se rappelait parfaitement ces excursions forcées, et combien son frère, sa sœur et elle, étaient amusés de ce qui désolait leur entourage.

## II.

En 1814, la Toscane fut rendue au gouvernement paternel du Grand Duc, qui au mois de septembre vint avec sa famille s'établir à Florence.

Les Princesses, dès leur première enfance, eurent pour gouvernante la baronne Herbert, femme d'un grand mérite, et pour sous-gouvernante la baronne Gebattel, sœur de l'Archevêque de Munich. Ces dames les suivirent en Toscane, et restèrent à la cour Grand Ducale, jusqu'à leur

mort. La partie religieuse de leur éducation, fut confiée au père Egidio Iaio, ancien bénédictin à Florence, elles eurent en outre, l'Abbé Bonolo et l'Abbé Biondi pour maîtres de littérature. La Reine avait conservé beaucoup de reconnaissance à tous ceux qui s'étaient occupés de son éducation, et n'oubliait jamais de prier pour eux.

Les Archiduchesses reçurent une instruction forte et solide, la Reine savait bien quatre langues : l'italien, l'allemand, le français et l'anglais. Cette dernière fut assez vite oubliée, le Roi Charles-Albert ne la savait pas, et sa femme s'imposa la loi de ne plus en dire un mot; elle résista même un jour à la Reine Marie-Thérèse, femme du Roi Victor, qui l'engageait à parler anglais au Duc de Glocester. Elle

aima mieux paraître l'ignorer, ou être gauchement timide, que de faire ce qu'elle croyait n'être pas agréable à son mari, et pourtant lisant avec elle des ouvrages où il se trouvait des notes en Anglais, je l'ai vue prendre le livre, et lire couramment des pages entières, traduisant en français ou en italien, sans être arrêtée par aucunes difficultés.

Quant à l'allemand, qui était sa langue maternelle, aussi bien que l'italien, elle en était fort sobre, je lui en ai entendu dire très-rarement quelques mots, dans des circonstances particulières et toujours brièvement.

Le grand Duc, en confiant à des personnes éclairées et instruites l'éducation de ses enfants, s'en était réservé la haute direction et la surveillance. Un de ses premiers soins

fut d'éloigner d'eux la flatterie si difficile à écarter des Princes, et si funeste, corrompant en eux, et détruisant à tout jamais l'amour de la vérité. La Reine disait souvent que dès sa première enfance elle n'avait jamais entendu que le langage de la plus austère franchise.

### III.

Leur vie était simple et unie, les plaisirs de famille y tenaient la plus grande place, le Grand Duc Ferdinand vivait au milieu de sa Cour, en père et en ami; allait familièrement chez les personnes qu'il honorait de ses bontés; la marquise Riccardi m'a raconté que souvent il allait passer deux ou trois jours chez elle, à la

campagne, exigeant qu'il n'y eut aucune étiquette, vivant comme tout le monde, au point d'aller déjeuner à une espèce de café, que la maîtresse de la maison avait établi afin que chacun put s'y rendre librement et à l'heure qu'il voulait.

A côté d'une instruction solide, les arts d'agrément n'étaient pas oubliés; les Princesses apprirent le dessin et la musique; la Reine jouait très-bien du piano, et s'en occupa quelque temps encore après son mariage; ensuite elle négligea d'abord, et abandonna tout-à-fait plus tard la musique, soit parcequ'elle préférait employer autrement le temps que lui laissait les soins assidus qu'elle donnait à ses enfants, soit parceque le Roi Charles-Albert aimait et appréciait peu ce talent.

La Princesse de Toscane n'avait que

seize ans lorsqu'il fut question de la marier au Prince de Carignan.

#### IV.

Charles-Albert Prince de Carignan, né le 2 octobre 1798, quoique d'une branche collatérale, était héritier présomptif du trône de Sardaigne. Le Roi Victor n'avait que des filles, le Duc de Genevois son frère, marié depuis plusieurs années, avec une Princesse de Naples, n'avait pas d'enfant. Depuis long-temps, on pensait que le Prince de Carignan, épouserait une fille du Roi Victor, mais soit que la Reine Marie-Thérèse, sa femme, ne voulut pas cette union, par suite de l'éloignement qu'elle eut toujours pour le Prince de Carignan,

ou que les obstacles vinssent de ce dernier, il n'en fut pas question, on parla d'abord pour lui d'une Princesse de Bavière, je ne sais pourquoi la négociation n'eut pas de suite.

Le Duc de Genevois était par sa femme oncle des Princesses de Toscane, il les avait connues pendant un assez long séjour à Florence, en 1816, ce fut lui qui eut l'idée de ce mariage et qui le traita.

## V.

Le Prince de Carignan, alla à Rome et à Naples; à son passage à Florence il vit la jeune Archiduchesse, et plus heureux que ne le sont ordinairement les Princes, il put la connaître d'avance, il la

jugea ce qu'elle était, et à son retour à Turin, dans une conversation avec quelqu'un de son intimité il fit l'énumération des qualités qu'il désirait trouver dans la personne, qu'il épouserait ; il avait grande raison de croire qu'elles étaient réunies dans la Princesse de Toscane.

Le mariage eut lieu à Florence le 30 septembre 1817, peu de jours après, les jeunes époux partirent pour Turin ; la maison de la Princesse, avait été assister à son mariage, elle eut bien désiré se faire suivre par quelques unes des personnes qu'elle avait toujours eu auprès d'elle, et regrettait surtout sa nourrice, Thérèse Zeilinger, qui ne l'avait jamais quittée.

La Princesse aimait tendrement cette femme qui le méritait par ses bonnes qualités, et son attachement à l'enfant qu'elle

avait nourrie, les bienfaits de la Princesse la suivirent à Wurtzbourg où elle se retira, et où elle et sa fille reçurent d'abondants secours jusqu'à leur mort.

Sans avoir des traits réguliers la Princesse était jolie, par son extrême fraîcheur, elle avait un très-beau teint, de beaux et longs cheveux blonds, le regard doux et limpide, de l'embonpoint, et la figure ronde; le portrait de Benvenuto qui est au palais du Roi, était alors très-ressemblant.

Le jour de son entrée solennelle à Turin elle était fraîche comme les roses qu'elle portait sur sa tête; en voyant ce jeune couple, espoir de l'avenir du pays, on pouvait dire, comme M<sup>re</sup> de Puysieux à Louis XV, lors de son sacre : ILS ÉTAIENT BEAUX COMME L'ESPÉRANCE.

## VI.

La Reine voyait peut-être avec douleur le trône enlevé à ses filles pour passer dans une autre branche, elle avait ainsi que je l'ai dit des préventions contre le Prince de Carignan, et comme toujours il se trouvait des gens qui envenimaient la plaie.

Le Prince de Carignan n'était qu'Altesse Sérénissime, l'étiquette le concernant se maintenait rigoureusement ; la Princesse avait conservé le titre et le traitement d'Altesse Royale ce qui la désolait.

Le Prince, blessé qu'on ne battit aux champs que pour sa femme, et qu'elle dut entrer directement chez la Reine, tandis qu'il attendait qu'on le fit appeler, ne

vint plus que rarement à la Cour avec elle ; il allait dans une autre voiture. C'est à cette époque que la Princesse de Carignan se lia intimement avec les filles du Roi Victor et surtout avec la Princesse Marie-Thérèse, depuis Duchesse de Lucques ; elle allait les trouver dans leur appartement, où elles jouaient comme des enfants, sans être gênées le moins du monde, par la présence du bon Roi Victor.

## VII.

La Princesse était fort timide , surtout avec la Reine Marie-Thérèse qui lui imposait beaucoup. Sa timidité venait encore de l'extrême humilité qui faisait le fond de son caractère , elle redoutait le Prince,

d'abord , parce qu'elle l'aima toujours passionément, et que l'amour, en général, est nécessairement mêlé de la crainte de déplaire à l'objet de ses affections ; ensuite parce qu'elle admirait l'esprit du Prince , sa répartie facile, et qu'elle se figurait lui être de beaucoup inférieure. Que de fois les personnes qui étaient auprès d'elle , à cette époque, cherchèrent à ranimer son courage , à lui persuader que le Prince lui même, aurait été charmé de la voir plus à son aise avec lui, et usant d'une certaine liberté dans ses actions ; mais à cela s'opposait encore sa profonde conviction, qu'une femme ne saurait être trop soumise à son mari. Depuis le jour où elle fut mariée, elle n'eut jamais la pensée, qu'elle put faire , ou même désirer, autre chose que ce que le Prince voulait.

## VIII.

La Princesse avait été habituée à un tout autre genre de vie que celui qu'elle menait à Turin, le Grand-Duc recevait tous les soirs un certain nombre de personnes, on y était gai, et presque comme chez un particulier, il n'en était pas de même à Turin, l'étiquette de la Cour était très-sévère, à cette époque surtout; les grandes cérémonies, les cercles, le théâtre en grande loge, étaient choses fréquentes en hiver, et peu amusantes.

Il nous arrivait quelquefois d'être en robe de Cour, décolletées et en manches courtes, depuis 9 heures du matin jusqu'à onze du soir.

Hors de ces cérémonies, chacun restait chez soi, la Princesse passait le plus souvent ses journées et ses soirées seule, ou avec sa dame de service; il y avait de temps à autre des présentations ou des audiences, qui étaient en général un supplice pour elle grâce à son extrême timidité, qui devenait une véritable souffrance et qu'elle ne surmonta que plusieurs années après.

## IX.

Dans l'intimité, elle était facile, bonne et gaie; elle jouait comme une enfant quand elle le pouvait, et dans ses dernières années elle rappelait encore à une de ses dames, qui était auprès d'elle un mois après son mariage, les jeux d'enfance, et

les rires fous qu'elles avaient fait ensemble à cette époque.

La Princesse était mariée depuis deux ans et se désolait de n'avoir pas d'enfants, aussi sa joie fut extrême lorsqu'elle eut l'espoir de devenir Mère.

Pendant cette grossesse, à la fin de l'été de 1819, elle courut un grand danger; étant à Raconis, on se promenait en calèche à quatre chevaux, le Prince était sur le siège conduisant lui-même à grandes guides; la Princesse dans l'intérieur, avec une de ses dames; tout-à-coup le siège se détache de la voiture, et le Prince et son écuyer tombent entre les jambes des chevaux, qui effrayés par le bruit, et n'étant plus guidés prennent le mors aux dents et partent comme l'éclair, la pensée et les craintes de la Princesse ne se portèrent que sur le

Prince, elle ne songea pas à son propre danger, elle voulait se précipiter par la portière, sa dame parvint à l'en empêcher en lui représentant l'état dans lequel elle se trouvait.

On courrait beaucoup de risques en restant, mais au moins ils étaient incertains, il pouvait y avoir quelques chances favorables, au lieu qu'il n'y en avait aucune à se jeter d'une voiture emportée par quatre chevaux au galop. On approchait d'une rivière qu'on passait souvent à gué, mais à côté de l'endroit où le passage était possible, les rives étaient très-escarpées, c'était là selon toute probabilité, que la voiture devait verser, et peut-être se briser en mille morceaux. Un moment avant d'y arriver, on fut rejoint par le piqueur, qui distancé d'abord, était venu ensuite à fond

de train, et se jetant au milieu des chevaux réussit à les arrêter, mais reçut une forte contusion. On revint au pas, on trouva le Prince dans une ferme où on l'avait transporté, il avait plusieurs blessures assez graves, mais on devait encore remercier Dieu car il aurait dû être tué.

## X.

Le 14 Mars 1820, la Princesse eut un fils qui est le Roi régnant; elle souffrit beaucoup, mais avec un courage et une patience admirable, elle fut très-malade, au moment de la fièvre de lait, son état donna même des inquiétudes. C'est alors qu'il arriva une chose très-singulière, dont on n'a jamais pu découvrir l'auteur, et que

la Princesse n'apprit que long-temps après.

Le jour où elle était au plus mal et où il était question de l'administrer le soir, si elle n'était pas mieux, on vit au milieu du jour arriver au Palais Carignan, une longue file de capucins, la croix en tête; ils arrivèrent, jusque sous le vestibule, et lorsqu'on leur demanda ce qu'ils voulaient, ils répondirent que leur supérieur avait reçu le matin une lettre où on le prévenait qu'il eut à envoyer ses moines à une heure indiquée pour réciter l'office des morts, auprès du corps de la Princesse de Carignan, morte pendant la nuit.

La police ne put découvrir l'auteur de cette horrible mystification, pas plus qu'elle ne réussit à connaître les auteurs de bien d'autres événements du même genre qui eurent lieu à la même époque.

Je ne pourrais peindre la joie de la Princesse à la naissance de cet enfant, qui était après son père l'espoir de la nation ; le Roi Victor régnant, son frère, le Duc de Genevois, était encore entre le Prince de Carignan et le trône ; la position du Prince et de sa femme était difficile, bien des intrigues s'élevèrent autour d'eux, la droiture et la prudence de la Princesse les déjouèrent souvent ; elle aimait tendrement sa tante, la Duchesse de Genevois, ainsi que son oncle, lorsqu'on parvint à brouiller avec eux le Prince de Carignan ; elle fut l'ange de paix entre eux, et sans déplaire à son mari, elle conserva l'affection du Duc et de la Duchesse.

## XI.

La révolution de 1821, vint appeler la Princesse à de plus difficiles devoirs. Malgré sa jeunesse et l'éloignement absolu où elle était des affaires, elle comprit mieux la situation que bien d'autres, et elle ne se fit aucunes illusions.

.Le Prince voulait l'éloigner du Piémont, ainsi que son fils ; elle partit le 20 mars comme si elle allait se promener, car on craignait qu'il fût mis obstacle à son départ; elle alla jusqu'à Raconis avec ses cheveux là elle prit la poste, ayant avec elle une dame, un écuyer et le service indispensable pour elle et son enfant. Elle voyageait dans le plus strict incognito, sous

le nom de Comtesse de Barge, nom que plus tard le Roi Charles-Albert devait rendre historique.

Elle alla par Coni et Nice à Marseille, où le préfet mit un palais à sa disposition, elle y resta jusqu'à ce que le Prince de Carignan, arrivé à Florence, envoya un de ses écuyers lui porter l'ordre de le rejoindre; elle vint s'embarquer à Nice, où elle ne trouva qu'un bâtiment marchand, le d'OSASQUE, qui faisait voile pour Livourne. Elle y prit passage, le temps devint bientôt très-mauvais, on courut de véritables dangers, tous autour d'elle souffraient du mal de mer.

La nourrice s'était évanouie, la Princesse près de son enfant dans une petite cabine, était prête à perdre courage lorsqu'elle vit dans un petit coin une image

enfumée de la Sainte Vierge , que la piété des matelots y avait placée.

Elle se jeta à genoux et demanda à cette mère des affligés, de venir à son secours; elle reprit sa force morale, soigna elle-même son enfant, encouragea ceux qui étaient autour d'elle , et quoique le vent, en éteignant la petite lumière qui éclairait la cabine , eut ajouté l'obscurité à l'effroi général, son énergie et sa patience ne se démentirent pas.

## XII.

Elle arriva à Livourne le 13 Avril, au moment, où sous ses yeux, deux barques étaient coulées à fond par le mauvais temps; en débarquant elle était malade, et dut

s'arrêter quelques jours , avant de pouvoir se rendre à Florence.

On peu penser avec quelle affection elle fut reçue par tous les siens , elle eut bientôt un nouveau sujet de frayeur et de peine ; un soir qu'elle s'habillait dans sa chambre, ayant laissé son enfant endormi dans la pièce à côté, elle vit, tout-à-coup, entrer la nourrice, entourée de flammes, poussant des cris affreux , et tenant l'enfant dans ses bras , la Princesse est la première à s'élan- cer vers son fils, à le prendre, à donner ensuite des soins à la malheureuse nour- rice , dont l'imprudence avait mis le feu au lit de l'enfant , et qui le sortant de son berceau embrasé avait été atteinte elle- même par l'incendie, au point que malgré tous les soins qui lui furent prodigués , elle mourut le lendemain ; l'enfant n'avait

en heureusement que de légères brûlures.

Le temps se passait pour la Princesse très-tranquillement, auprès de son excellent père, de son frère, des deux Grandes Duchesses qu'elle aimait tendrement, de sa sœur qui fut toujours l'objet de sa vive tendresse et d'une confiance sans bornes, mais son cœur si délicat et si noble, ne jouissait qu'imparfaitement du bonheur d'être dans sa famille, elle sentait que ce n'était pas la place de son mari et de son fils; elle savait combien le Prince souffrait d'être loin de son pays, aussi le Roi Charles-Félix, qui n'ignorait pas le désir qu'elle avait de retourner en Piémont, et son chagrin en voyant se prolonger le séjour du Prince en Toscane, crut devoir lui en parler sur son lit de mort, ainsi que je le dirai plus tard.

Le 15 Novembre 1822, la Princesse eut un second fils qui eut pour parrain le Grand Duc, et s'appela Ferdinand ; elle lui donna les mêmes soins qu'à son frère , ne s'en reposant sur personne , allant à toutes les heures dans leurs chambres, se levant la nuit pour les voir, les gardant près d'elle le jour , enfin remplissant dans toute leur étendue , les devoirs de la mère la plus tendre.

### XIII

La guerre d'Espagne se déclara, le Prince alla y combattre dans les rangs de l'armée française; le cœur de la Princesse fut cruellement déchiré; du jour où il partit elle s'imposa la plus rigoureuse retraite,

refusant toute espèce de plaisirs et de distraction même dans l'intérieur du Palais; elle ne vit plus que sa famille, les personnes de son service, ou celles qui étaient admises dans l'intimité des siens.

Elle eut de terribles inquiétudes pour son second fils qui fut à la mort.

Sa grande âme comprenait la gloire, malgré ses sollicitudes et ses douleurs, elle jouissait vivement des succès du Prince en Espagne; il revint auprès d'elle après avoir passé par Turin et vu le Roi Charles-Félix.

Enfin, le Prince de Carignan et sa famille purent revenir en Piémont, et le 26 Mai 1824, ils arrivèrent à Raconis.

#### XIV.

Trois années d'absence, avaient entièrement changé la Princesse, elle avait beaucoup maigri, son teint s'était altéré, elle avait tout-à-fait perdu cette gaîté d'enfance qu'elle avait avant son départ, quoiqu'elle n'eut que vingt-un ans elle était devenue grave et sérieuse.

Elle retrouvait sur le trône ce même Duc de Genevois dont la femme était sa tante, tous deux l'avaient toujours tendrement aimée, mais c'était ce même Duc de Genevois, qui avant les événements de 1821, était en désaccord avec le Prince, c'était lui, qui devenu Roi, avait prolongé si long-temps leur séjour en Toscane,

voyait dans le Prince son successeur, ce successeur était un collatéral ; la position était donc difficile, la Princesse fut là ce qu'elle avait été à Florence, prudente, dévouée, elle voyait tout, savait tout, et cherchait toujours à adoucir et à rapprocher.

Deux mois après son retour, elle eut le malheur de perdre son père ; sa douleur fut extrême, le temps qu'elle avait passé en Toscane, avait encore resserré ses liens de famille, ce fut à cette époque, je crois, qu'elle et sa sœur contractèrent l'habitude de s'écrire tous les jours.

## XV.

Sa vie était des plus simples et de plus réglées, elle se levait de très-bonne heure,

entendait la Messe chaque matin , et consacrait ensuite la plus grande partie de son temps à ses enfants qu'elle avait presque toujours avec elle ; les soins qu'elle aimait à leur donner étaient cependant subordonnés , non-seulement à la volonté mais au plus simple désir de son mari , elle quittait tout pour lui et pour lui plaire.

En 1825, elle alla à Gênes où vinrent l'Empereur d'Autriche et l'Impératrice , le Roi et la Reine de Naples , le Prince et la Princesse de Salerne, l'Archiduc Reynier et sa femme, sœur du Prince de Carignan , la Duchesse de Parme, et l'Archiduchesse Louise, sœur de la Princesse.

Les quinze jours qu'on passa à Gênes, furent une suite non interrompues de fêtes et de cérémonies. A l'arrivée de la Princesse, le Roi Charles-Félix lui avait dit : L'EMPE-

REUR ET LE VICE-ROI SONT VOS ONCLÉS, MAIS N'OUBLIEZ PAS QUE VOUS N'ÊTES PLUS UNE PRINCESSE DE LA MAISON D'ÂUTRICHE, MAIS DE LA MAISON DE SAVOIE. En effet, tout en rendant à ses illustres parents, ce qu'elle leur devait, elle redoubla de soins et de soumission envers le Roi Charles-Félix et la Reine, n'acceptant aucunes parties, ne faisant rien sans leur consentement.

## XVI

En 1826, la Princesse accoucha d'une fille, ce qui comblait tous ses vœux ; elle voulait la nourrir ce qui lui fut impossible, elle n'y renonça qu'avec une douleur qu'on eut peine à calmer. Elle ne devait pas conserver long-temps cette enfant qu'elle

avait tant désirée, la pauvre petite languit et mourut un an après sa naissance.

Les deux Princes eurent le croup en même temps, et furent à la mort. Qui peut dire les anxiétés de leur mère, ses fatigues, les soins qu'elle leur prodigua; on avait peine à obtenir qu'elle prit quelques heures de repos, ce n'était qu'après lui avoir formellement promis qu'on l'appellerait s'il survenait quelques changements qu'on l'obtenait. Aussi quand elle eut le bonheur de les voir guéris, elle fut elle-même malade pendant plusieurs jours.

## XVII.

Tous les hivers on donnait des bals au Palais Carignan, où le Roi et la Reine

venaient. La première fois que cela eut lieu, il fut question de l'étiquette à suivre pour leur offrir des rafraichissements, on était d'accord que le Prince devait servir le Roi, mais on ne l'était pas que la Princesse comme Altesse Royale dut en faire autant pour la Reine, la Princesse ne voulut pas même permettre de discussion à cet égard, et dit qu'elle voulait absolument remplir auprès de la Reine les mêmes fonctions que remplirait le Prince auprès du Roi. Elle croyait avoir remporté une victoire chaque fois qu'elle effaçait une différence entre le traitement d'Altesse Royale et celui d'Altesse Sérénissime.

## XVIII.

Le Prince de Carignan fit un voyage en Sardaigne pendant l'été de 1829, c'est là que dans les montagnes de la Gallura, un paysan s'approcha de lui et lui dit en embrassant sa botte : **QUE DIEU TE DONNE DE LONGS JOURS ET TE FASSE GRAND ET FORT DE VOLONTÉ.**

Pendant l'absence de son mari, la Princesse resta à Raconis fort solitaire, n'ayant que deux personnes auprès d'elle, ne s'occupant que de ses enfants.

Les Princes avaient déjà un précepteur, l'Abbé Charvaz aujourd'hui Archevêque de Gênes, mais ils ne lui étaient pas entièrement confiés, étant encore entre les

maines des femmes et surtout de leur mère.

Le Roi Charles-Félix, d'accord avec le Prince pensa à leur donner un gouverneur, César de Saluces fut nommé. Ce fut pour la Princesse, un vif chagrin, malgré sa haute opinion du Chevalier de Saluces, il lui en coutait de se séparer pour ainsi dire de ses enfants, de ne plus être exclusivement chargée de tout ce qu'il semblait que leur âge réclamait encore. Si le regret de voir moins ses fils fut toujours le même, elle ne tarda pas à se rassurer en voyant les soins que leur prodiguait le Chevalier de Saluces, aussi disait-elle souvent, IL N'EST PAS SEULEMENT UN PÈRE MAIS UNE MÈRE POUR MES ENFANTS.

D'un autre côté, le gouverneur proclamait hautement combien l'influence et l'intervention de la Princesse lui était utile

dans l'éducation des jeunes Princes; surtout lorsque le Prince de Carignan, monté sur le trône, ne put intervenir dans cette éducation, que pour y faire donner la direction qu'il désirait sans pouvoir, au milieu des sollicitudes et des soucis de la royauté, s'occuper des détails journaliers, tâche réservée à leur auguste mère.

## XIX.

Le commencement de l'année 1831, vit s'accomplir le mariage de la Princesse Marianne, avec le Roi de Hongrie, à cette occasion, le Roi Charles-Félix accorda au Prince de Carignan, les honneurs qu'on rend aux Altesses Royales, ce fut une joie réelle pour la Princesse, que de pouvoir

céder le pas à son mari, car c'était une véritable souffrance pour elle, que de le précéder et lorsqu'allant à la Cour, elle entendit battre aux champs, VOILA, dit-elle, LA PREMIÈRE FOIS QUE LE BRUIT DU TAMBOUR NE M'EST PAS PÉNIBLE, PARCE QU'AUJOURD'HUI IL EST POUR MON MARI AUSSI BIEN QUE POUR MOI.

Le Roi alla à Milan, dire un dernier adieu à sa nièce, à son retour il tomba malade, sa maladie fut longue, il s'était alité le 22 Février, et mourût le 27 Avril. Il y eut des alternatives de bien et de mal, la position du Prince était embarrassante, tous les yeux se tournaient vers lui, on cherchait à découvrir la joie ou l'inquiétude sur son front, il fut impénétrable, et parfaitement ce qu'il devait être; nul n'aurait cru à une douleur exagérée qu'il ne pouvait

ressentir , mais aussi nul ne put l'accuser d'impatience ni même d'indifférence.

C'était pourtant un triste spectacle, que celui de cette longue agonie, ce n'était pas le fils de ce Roi mourant qui devait lui succéder, personne ne croyait donc nécessaire de montrer devant ce successeur ni affection , ni regrets pour le Roi qui allait disparaître.

Plusieurs de ceux qui s'étaient toujours tenus loin du Prince pour ne pas exciter les soupçons du Roi, s'en rapprochaient alors ; ô, je le répète, ce fut une douloureuse leçon. Quant à la Princesse, elle était sincèrement affligée, aimait Charles-Félix et redoutait de monter sur le trône, bien plus qu'elle ne le désirait.

Le Roi Charles-Félix conserva sa connaissance jusqu'à la fin, il bénit le Prince,

la Princesse et les enfants , qu'il voulut voir, et il dit à la Princesse : THÉRÈSE SI DANS UN TEMPS JE VOUS AI AFFLIGÉE, PARDONNEZ LE MOI. Ceci se rapportait au séjour prolongé en Toscane.

## XX.

La nouvelle Reine donna des larmes sincères au feu Roi, et entourra son anguste veuve des soins les plus filials, et les plus empressés. Sa première pensée en occupant le Palais Royal, fut de se prosterner dans l'oratoire, qui avait été celui de la Vénérable Clotilde, et d'y demander à Dieu la protection divine pour le nouveau Roi et pour le royaume, elle n'ordonna aucun changement dans son appartement, où

rien n'avait été fait depuis tant d'années , lorsqu'il fut remis à neuf, ce fut par la volonté du Roi, et sans qu'elle en eut parlé.

La seule chose qu'elle désira avoir ce fut tout ce qui restait des meubles ayant appartenu à la Reine Clotilde, qu'elle garda toujours avec un soin et un respect religieux, entr'autres ses livres de piété, parmi lesquels l'année spirituelle de Croiset qu'elle lisait toujours, un seul volume manquait, celui du mois de Décembre, que la Reine Clotilde avait emporté en quittant le Piémont.

Ces livres étaient encore dans le cabinet de toilette à sa mort. J'ignore si le Roi a su qu'avant d'appartenir à sa mère ils avaient été à la sainte marraine de son père, le Roi Charles-Albert était filleul de la Reine Clotilde, il le disait souvent avec satisfaction.

La Reine en apprenant qu'elle avait cent-vingt mille francs par an pour ses épingles se réjouit de pouvoir faire plus de bien , qu'avec la modeste pension qu'elle avait eu jusqu'alors.

## XXI.

Le Roi lui causa une grande joie , en la nommant protectrice de différents établissements de femmes . Ce furent les Rosines, le Soccorso, le Deposito et les Sapellines. Une de ses deux dames d'honneur en eut la direction et l'inspection supérieure sous ses ordres , en excluant les affaires de pure administration contentieuse , qui restaient entre les mains des directeurs existants. Elle prit possession de ce qu'elle appelait

son royaume à elle, avec une vive satisfaction, et s'occupa sur le champ du bien qu'elle pouvait faire dans ces différents établissements. Partout l'organisation était bonne, elle chercha cependant à y introduire les améliorations qu'elle jugea utiles et à détruire les abus que le temps avait pu faire naître.

Ce fut aux Rosines que son intervention fut peut être plus bienfaisante que partout ailleurs. Cet établissement, œuvre admirable, d'une pauvre paysanne, et qui est je crois unique dans son genre, avait beaucoup souffert; l'administration même en était embarrassée, le local avait de graves inconvénients, on manquait d'ateliers, l'infirmerie n'était pas saine, le réfectoire souterrain, par conséquent humide et froid, ce qui causait de fréquentes pleurésies et

fluxions de poitrine; les ressources de l'établissement ne permettaient pas d'obvier à cet état de choses, la Reine pensa à faire bâtir à ses frais un nouveau local attenant à l'ancien, qui donnerait à ces pauvres filles ce qui leur manquait. La personne qui avait le bonheur de la seconder, ou pour mieux dire de transmettre ses ordres, s'effraya, elle lui représenta la dépense, lui rappela qu'elle n'avait à disposer que de cent-vingt mille francs par an; les aumônes qu'elle faisait, les pensions qu'elle payait, les dépenses inhérentes à sa position, rien de tout cela n'arrêta la Reine, elle répondit qu'il ne s'agissait que d'arranger la chose de manière, à ce qu'elle ne dût payer qu'une partie de la somme chaque année. Alors cette même personne crut devoir lui représenter l'incertitude de la vie, qu'enfin

la Reine pouvait mourir avant d'avoir rempli ses engagements.

Cette dernière observation la frappa, elle demanda à réfléchir, ce qui ne fut pas long; dès le lendemain, elle se décida, disant qu'elle y avait bien pensé, et qu'elle persistait. “ Dieu m'aidera, dit-elle, et me donnera “ le temps de tout payer; si je venais à “ mourir, je suis persuadée que le Roi “ donnerait la somme qui manquerait. „ Je pense qu'elle lui en avait parlé, car je ne crois pas qu'elle eût pris un tel engagement sans sa permission.

## XXII.

On commença sur le champ, d'après un dessin que la Reine approuva, elle ne mit

que deux conditions, l'une qu'elle ne ferait que des paiements annuels, l'autre que son nom ne serait pas prononcé, ceci pouvait être plus difficile, mais le directeur des Rosines, aussi confiant que la Reine dans la Providence, n'hésita pas à accepter cette responsabilité sur la simple parole verbale, que la Reine lui fit donner que la somme totale serait payée en la partageant en différents fragments. Je ne sais si tout cela paraîtra bien prudent aux yeux du monde, mais la Reine paraissait si souvent inspirée par l'esprit de Dieu, dans des circonstances de ce genre, qu'on n'avait plus le courage de lui faire des objections, quand elle se décidait ainsi, d'autant plus qu'il n'y avait rien d'irréfléchi ni de hasardeux dans son caractère, qui était au contraire la prudence même.

La bâtisse s'éleva avec une prodigieuse rapidité , la Reine donna toujours au delà des sommes convenues, et en peu d'années tout fut payé , en même temps elle acheta et paya comptant une maison de campagne pour les élèves du SOCCORSO et du DEPOSITO.

Sa Majesté payait la pension de plusieurs jeunes filles, non-seulement dans les établissements qui étaient sous sa protection, mais dans d'autres quand les parents les préféraient.

## XXIII.

A l'époque où le choléra vint pour la première fois frapper nos contrées, après avoir placé plusieurs orphelines de côté et d'autre, il en resta quelques-unes, qui par

leur âge, ou d'autres circonstances, ne pouvaient trouver place dans aucun établissement, elle en réunit plusieurs sous le nom de Thérésines, qu'elle confia aux Rosines, en se chargeant des frais de leur entretien, celles-là furent plus tard remplacées par d'autres; si, à l'âge de quinze ans, elles étaient aptes à être reçues parmi les Rosines, la Reine payait la somme voulue pour leur admission, et tout était dit, sans cela on les gardait jusqu'à l'âge de dix-huit ans, elles étaient alors rendues à leurs parents, ou placées convenablement. La Reine respectait scrupuleusement, les règlements en vigueur, dans ces différents établissements, elle aurait même été très-fachée, si désirant une chose, à laquelle la règle s'opposait, on ne le lui avait pas représenté.

## XXIV.

Quand la Reine se chargeait de l'éducation d'une jeune fille, il ne faut pas croire que ce fut une charge temporaire, si, ainsi que cela arrivait souvent, l'enfant était une orpheline, ou si ses parents étaient pauvres, elle continuait à s'en occuper, la plaçait dans quelque famille honnête, où sa pension était payée; la Reine la faisait surveiller, et cherchait à la marier; combien de jeunes filles elle a dotées, pour combien elle s'est même occupée du détail de leur trousseau, de leur toilette de mariée, continuant de s'intéresser à elles après leur mariage; il en est qu'elle a ainsi suivies et protégées, depuis leur enfance

jusque bien après leur établissement, s'intéressant à elles, dans leurs maladies, leurs couches, leur envoyant son médecin, la personne chargée de ses œuvres de bienfaisance, qui quelquefois lui disait en riant, **DU TRAIN QUE VA VOTRE MAJESTÉ, si COMME JE L'ESPÈRE, DIEU LUI DONNE UNE LONGUE VIE, ELLE FINIRA PAR ÊTRE CHARGÉE DES PETITS ENFANTS DE SES PROTÉGÉES.** A ses autres bonnes œuvres, Sa Majesté ajouta bientôt deux salles d'asile, une à Turin, l'autre à Raconis; tout cela n'était pas pour la Reine une simple question d'argent, elle visitait souvent ses établissements et en détail, allant partout, s'informant de tout, visitant les malades, parlant à chacune, les consolant. Partout elle était accueillie avec vénération et amour, mais particulièrement aux Rosines, toutes l'entouraient, la pres-

saient , en voulaient un mot , un regard , elles étaient dans leurs ateliers quand la Reine arrivait mais à mesure qu'elle passait elles se levaient peu à peu et la suivaient , il ne fut jamais possible de les en empêcher ; leur bienfaitrice leur parlait leur dialecte , plaisantait avec elles , et en même temps étonnait leurs directeurs , par l'intelligence avec laquelle elle entrait dans la discussion des différentes industries , et de ce qu'on pouvait faire pour les améliorer ; on la connaissait indulgente et bonne , aussi lorsqu'on lui demandait quelques mots de réprimande pour quelques-unes , ils produisaient un grand effet , quoique certes ses paroles fussent plutôt douces que sévères. Il ne faut pas croire , cependant , qu'elle manquât de fermeté , loin de là , il y eut plus d'une occasion , où elle en montra beaucoup.

Elle crut avec raison, que quelques changements étaient nécessaires aux Rosines. Le directeur, qui y était alors, quoique très-grand homme de bien, ne put s'y résoudre, la Reine tint ferme, le directeur se retira et fut remplacé, et la Reine elle-même ordonna le renvoi de celles qui avaient cabalé contre ce qui s'était fait, et s'étaient montrées indociles (1).

## XXV.

Elle seule a le mérite de tout le bien qu'elle a fait, et qui a été immense. Pour la pensée, comme pour l'exécution, rien ne se faisait que par ses ordres; elle lisait toutes les demandes de secours qui lui

(1) Voir une inscription à la fin du volume.

étaient adressées , les annotait de sa main , pour qu'on prit les informations nécessaires et si ce qu'on y disait était vrai , elle fixait elle-même la somme qu'il fallait donner.

Tout cela se faisait avec une extrême régularité , on lui remettait tous les reçus ; tout était inscrit sur des registres qu'elle conservait ; ils existent encore et prouvent que la personne qui les conserve a distribué à elle seule plus de deux millions d'aumônes pour le compte de la Reine , depuis le jour où elle monta sur le trône ; et , pourtant , pendant dix-huit ans , elle n'avait que cent-vingt mille francs par an. Il faut ajouter que la Reine faisait donner encore par d'autres personnes , par ses autres dames , par ses femmes , depuis qu'elle eut un douaire , par son chevalier d'honneur , qui avait l'administration de ses affaires ,

et qui donnait également par ses ordres des sommes considérables.

Un jour qu'on lui représentait qu'il n'y avait plus de fonds disponibles, parce qu'elle avait donné plus qu'à l'ordinaire ; EH BIEN ! dit-elle en riant, S'IL EN EST AINSI, JE FERAİ UNE PÉTITION POUR LA PAUVRE MARIE-THÉRÈSE, VOUS Y METTREZ VOTRE SIGNATURE, EN CERTIFIANT LA VÉRITÉ DU FAIT, ET JE LA DONNERAI AU ROI.

En hiver, elle faisait donner des bons de pain pour des sommes considérables, des couvertures, des habillements, souvent de l'ouvrage à qui en manquait.

Quand il s'agissait de personnes dont la fierté aurait été blessée, si le bienfait eut été connu, le registre n'avait que des initiales, il y eut plus d'un honnête négociant qui lui dut d'être sauvé de la ruine, une

somme donnée à temps , empêcha la faillite d'un père de famille qui sans elle était perdu le lendemain.

Elle fut sûrement trompée quelquefois , souvent la misère rendait indiscrets ceux qui avaient été secourus , et qui revenaient bientôt à la charge, alors retrouvant des noms déjà connus , elle disait : CELUI-CI C'EST UN AMI ; lorsqu'on lui représentait qu'il n'y avait pas long-temps , que cette même personne avait été secourue, elle céda, mais avec peine.

Peu de jours avant sa dernière maladie, le cas se présenta , sur l'observation qu'on se permit de lui faire, de l'indiscrétion connue de celui qui s'adressait si souvent à elle, elle n'insista pas, mais la dame chargée de la distribution de ses aumônes, ayant été légèrement indisposée, la Reine

lui écrivit un mot, lui ordonnant de donner telle somme à tel individu, et lorsque cette même personne, revit la Reine, elle ne put s'empêcher de lui dire, qu'elle avait trouvé le moyen de couper court à toute réflexion; elle rit de bon cœur en disant : N'EST-CE PAS QUE JE VOUS AI **ATTRAPÉE ?**

## XXVI.

Dès qu'il arrivait un malheur, sa charité venait en aide ; apprenait-on quelque accident dans une pauvre famille, un incendie, une mort violente, on pouvait sans crainte promettre au nom de la Reine, qu'elle viendrait au secours de la misère et de la souffrance.

Que de fois le soir tard, ou le matin de bonne heure, un mot d'elle venait ordonner, qu'au plutôt telle ou telle somme fut donnée, ou qu'on apporta à une pauvre mère de famille, l'assurance que ses enfants qui venaient de perdre leur père, ne seraient pas abandonnés.

Lorsque la poudrière éclata, elle envoya quatre mille francs dans la même journée à l'hospice Cottolengo qui avait beaucoup souffert.

Elle remerciait quand on lui faisait connaître un besoin à secourir, ou un malheur à consoler. En tout, sa charité était inépuisable, active, intelligente, quelques personnes qui la connaissaient peu, lui dirent qu'elle aurait du s'épargner tant de soucis et se contenter de donner de l'argent. “ Non, non, dit-elle, quel mérite

“ aurais-je à donner de l'argent lorsque je  
“ suis sûr que non-seulement le néces-  
“ saire , mais même le superflu ne me  
“ manquera pas , il faut donc que je donne  
“ mon temps et ma pensée , sans cela je  
“ laisserais la plus belle part à celle que  
“ j'en chargerais. „

Aussi, elle veillait souvent le soir fort tard , quand dans la journée, elle n'avait pas eu le temps de lire toutes les demandes qui lui étaient adressées , et qui croissaient dans une proportion effrayante.

## XXVII.

Parmi ceux que la Reine a secourus , quelques-uns auront été ingrats , beaucoup ont été reconnaissans ; peu de jours après sa

mort, la personne qui avait été chargée de la distribution de ses charités fut souvent arrêtée dans la rue, par des gens qui lui rappelaient les bienfaits dont la Reine les avait comblés, entre autres un comédien, qui avait été très-malheureux, la Reine l'avait tiré de la misère et s'était chargée de ses deux filles privées de leur mère. Cet homme sanglottait en parlant de sa bienfaitrice.

Je me suis étendue sur les bonnes œuvres de la Reine, parce que ce fut sa première pensée en montant sur le trône. Elle fut toujours étrangère à la politique, et aux affaires, le Roi n'aurait pas souffert qu'il en fut autrement, elle-même désirait qu'on sut bien qu'elle ne se mêlait de rien; jamais elle ne parla ou fit parler aux Ministres, que d'affaires concernant ses

établissements, et encore elle demandait d'abord au Roi, s'il le trouvait bon.

Elle se renferma donc dans le cercle de ses occupations habituelles, ses exercices de piété, son mari, ses enfants, les pauvres.

De nouvelles obligations lui furent bientôt imposées, la Reine Marie-Thérèse, veuve du Roi Victor-Emmanuel, mourût à Gênes le 29 Mars 1832, elle laissait une fille, non encore mariée, la Reine fut une véritable mère pour elle, les rapports devaient être doux entre ces deux Princesses, dont une fut proclamée sainte par tout un peuple en attendant la sentence du Saint Siège, et dont l'autre édifia également toute une nation.

## XXVIII.

La Reine s'occupa avec joie et sollicitude des apprêts du mariage de la Princesse Christine avec le Roi de Naples , mais pleura en la quittant. A la Princesse Christine, succéda la Princesse Philiberte de Carignan, aujourd'hui Comtesse de Syracuse, pour qui elle fut aussi maternelle ; elle aimait tendrement le Prince Eugène , on lui a entendu dire souvent , en vantant ses hautes et nobles qualités , qu'elle ne faisait aucune différence entre lui et ses enfants.

Le mariage de son fils aîné , la combla de bonheur, elle apprécia sur le champ les vertus de son auguste belle-fille , elle a

toujours dit : “ Si j’avais pu la faire telle  
“ que je pouvais la désirer, elle n’aurait  
“ pas été autrement qu’elle n’est. „

Elle trouva dans sa belle-fille, des sentiments pareils aux siens, ces deux âmes étaient faites pour se comprendre et s’aimer; la confiance était entière. Si la Reine Marie-Thérèse aimait la femme de son fils, comme si elle eût été sa fille, cette dernière disait qu’elle n’aurait pu aimer davantage sa belle-mère, si elle lui en dû la vie.

La Duchesse de Savoie adopta les habitudes retirées de la famille Royale, la Reine, qui s’y était toujours soumise, regrettait souvent que sa belle-fille n’eût pas plus de distractions.

Le 2 Mars 1843, la Duchesse de Savoie accoucha d’une fille, la Reine l’entoura de soins et de sollicitudes; elle était auprès

d'elle, ne la quittait ni nuit ni jour, si ce n'est pour le berceau de cette enfant, qui était sa filleule et qu'elle aimait déjà tendrement.

## XXIX.

La Duchesse n'était pas encore entièrement remise, que la Reine tomba subitement malade, d'un crachement de sang si violent, que les médecins en furent vivement effrayés, le 5 avril elle fut administrée, c'est alors que le Roi Charles-Albert dit à quelqu'un : “ Si j'ai le malheur de perdre  
“ la Reine, je puis dire comme Louis XIV  
“ en pareils cas, ce sera le premier chagrin qu'elle m'aura donné. ”

Elle croyait mourir, et s'y prépara avec

la plus complète résignation ; il existait une personne , envers qui la Reine croyait avoir des torts à se reprocher, quoiqu'elle n'eût été que l'interprète d'une autre volonté qui sûrement avait été trompée. La Reine ne voyait pas cette personne et ne pouvait la voir, elle chargea quelqu'un de son intime confiance, d'aller lui demander PARDON (tel fut le mot dont se servit son humilité) et de lui en rapporter l'assurance. La réponse fut ce qu'elle devait être ; elle exprima le même sentiment à quelqu'un qui savait mieux encore à quoi s'en tenir, et combien peu elle en avait besoin.

Dieu exauça les prières qui se faisaient partout , la santé de la Reine s'améliora, on fut rassuré pour le moment ; tout en craignant les suites de cette terrible maladie. En effet, la Reine fut long-temps faible

et languissante, elle avait peine à s'astreindre à tous les ménagements qui lui étaient imposés, par la crainte, disait-elle, d'être à charge à tout le monde.

A Raconis, au mois d'août, elle eut une rechûte qui effraya fort, heureusement ce fut la dernière ; on obtint d'elle de se soigner l'hiver qui suivit. Après cela elle reprit peu à peu sa vie ordinaire.

### XXX.

Le temps s'écoulait et amenait les changements qui eurent lieu en 1848 et furent suivis de la guerre.

La Reine, toujours en dehors des affaires par la volonté du Roi et par son propre désir, n'intervint que pour venir au secours

des malheureux ; alors seulement elle se permettait de parler au Roi, soit pour en obtenir quelques grâces , ou l'autorisation de venir en aide aux familles affligées. Elle était cependant parfaitement au courant de ce qui se passait, et elle qui ordinairement se tenait tellement en dehors de tout, qu'elle ignorait un changement de ministère , ou autre chose pareille, et demandait de quoi telle personne venait remercier, du moment où les grands intérêts qui regardaient cette patrie devenue la sienne, furent en jeu, elle sut tout, connut tout , mais avec sa rare prudence, elle n'en parlait qu'avec une extrême réserve.

### XXXI.

Quel tourment ne fut pas la guerre, pour cette âme aimante et dévouée, son mari, ses enfants exposés à des dangers continuels et incessants, la douloureuse position de sa belle fille, qui avait son mari et ses frères dans les rangs opposés; ce furent pour toutes deux des mois de cruelles douleurs, il vint s'y ajouter une maladie de la Duchesse de Savoie.

La Reine quitta son appartement et alla se loger près de sa belle-fille pour être plus à portée de lui prodiguer ses soins.

Nos succès la rendirent joyeuse, la triste fin de cette campagne la désola, elle connaissait à fond l'âme de Charles-Albert,

et savait tout ce qu'il devait souffrir , aussi sa joie de le revoir fut bien imparfaite , d'autant que ses fils restaient loin d'elle , chargés du commandement de leurs corps respectifs.

### XXXII.

La campagne de 1849 commença. La Reine se livrait aux plus tristes pressentiments, que les adieux du Roi augmentèrent encore, IL NE CROIT PLUS REVENIR, répétait-elle en pleurant amèrement, et, en effet, il ne revint plus, elle l'avait vu pour la dernière fois.

Au moment de la bataille de Novare, elle fut ainsi que nous tous, pendant deux jours dans la plus complète ignorance de

ce qui s'était passé, lorsqu'enfin elle apprit l'abdication du Roi, elle voulait partir et aller le rejoindre. Craignant les observations ou les obstacles, elle demandait à une personne possédant sa confiance, de lui prêter une voiture pour partir secrètement.

Une lettre du Roi, la força de renoncer à ses projets, il lui apprenait qu'il allait à Oporto et exigeait d'elle de ne pas quitter ses enfants; elle se soumit avec beaucoup de larmes, à cette volonté à laquelle elle avait toujours obéi.

Ses enfants l'entourèrent de soins et de respects. La nouvelle Reine fut plus que jamais la fille la plus tendre et la plus respectueuse; ce fut elle qui fut chargée d'apprendre à sa belle-mère, la mort de Charles-Albert.

### XXXIII.

La douleur de la Reine était immense , elle avait toujours espéré que tôt ou tard elle pourrait aller le rejoindre.

Quand on apprit que le Roi était plus malade , encore une fois elle voulait partir, son fils était persuadé qu'elle n'arriverait pas à temps , son excellent cœur s'affligeait de la manière dont sa mère comptait faire ce voyage , il ne voulait pas non plus s'y opposer, la nouvelle de la mort du Roi vint couper court à toute incertitude.

La religion et la tendresse de ses enfants purent seules adoucir son désespoir. Long-temps après elle écrivait :

“ Il me semble qu'au lieu de se calmer

“ ma douleur devient tous les jours plus  
“ cuisante, il n’y a réellement qu’aux  
“ pieds de Jésus crucifié que je trouve du  
“ soulagement; Adèle est un véritable  
“ ange consolateur pour moi; mes fils et  
“ Eugène aussi bons et affectueux que  
“ possible. „

Rien ne fut changé autour d’elle : elle garda son appartement, le Roi se plut non-seulement à mettre toujours une égalité parfaite entre les deux Reines, mais à entourer sa mère de respect et de considération. Quand à la jeune Souveraine, il y avait quelque chose de touchant, dans ses soins si respectueux et si filiaux; elle n’abordait et ne quittait jamais sa belle-mère, sans lui baiser la main et ne sortait et ne rentrait jamais sans passer chez elle.

### XXXIV.

Marie-Thérèse adopta un genre de vie plus retiré encore, elle ne parut plus aux fêtes de la cour, même après la fin de son deuil. “ Les fêtes ne vont pas à une veuve, “ disait-elle, dans les cérémonies, ou les “ occasions de représentation, je ne veux “ pas embarrasser Adèle, qui est si bonne, “ qu’elle regretterait de me voir à la “ seconde place. ”

Les chambres, à l’unanimité, lui votèrent cinq cent mille francs de douaire, malgré sa répugnance à paraître en public, elle assista à une séance Royale, disant qu’elle voulait faire sa visite de remerciement au Parlement.

La Reine vit avec joie qu'elle aurait le moyen de faire plus de bien, et voulut mettre une extrême régularité dans ses affaires, elle fit son procureur général, le Chevalier de Saint-Just, son chevalier d'honneur; le choix ne pouvait-être meilleur.

Le mariage du Duc de Gênes, en lui donnant une fille de plus, vint réjouir son cœur, qui ne pouvait se consoler de la mort de Charles-Albert, elle l'avait aimé avec passion et l'aima ainsi jusqu'à la fin de sa vie.

### XXXV.

Sa belle-mère, la Princesse de Montléart, vint passer quelque temps avec la famille

Royale , qui la combla de prévenances et de marques d'affection , elle fut surtout profondément touchée des soins que lui prodigua la Reine mère , qu'elle ne connaissait pas ; elle disait que c'était une Sainte et que quand elle se trouvait avec les deux Reines , elle se croyait entre une  
SAINTE ET UN ANGE.

En 1851, la Reine alla en Toscane revoir sa famille, mais elle y fit un court séjour, ne pouvant se décider à rester long-temps éloignée de ses enfants.

En 1852, elle fit une retraite à l'Oropa, pour accomplir une promesse qu'elle avait fait pendant la guerre.

Sa vie ne fut plus du reste qu'une suite non interrompue de prières, de bonnes œuvres et d'affections de famille, son bonheur était de réunir autour d'elle ses

petits enfants ; lorsque la mort vint la frapper , elle s'occupait d'arranger une réunion de famille pour le lendemain.

### XXXVI.

Sa charité et sa bonté trouvèrent un nouvel aliment , dans un petit pensionnat qu'elle établit à ses frais , en 1853 , pour y placer les pensionnaires qu'elle avait eu jusqu'alors dans les maisons du Soccorso et du Deposito. Elle loua une maison pour ces jeunes filles , voulut la visiter avant qu'elles y entrassent , présida à tous les détails de leur établissement , veillant à ce que rien ne put leur manquer.

Ces jeunes personnes n'étaient pour le moment qu'au nombre de douze , rien ne

fut épargné pour leur éducation et leur bien être.

Sa Majesté suivait leurs progrès, s'informait de leur conduite, les visitait très-souvent et y portait la joie, par sa bonté. Sa Majesté s'occupait de leurs plaisirs, comme de leurs leçons, et encore la veille de sa mort, disant qu'elles étaient sûrement bien affligées, elle ajouta que si Dieu lui rendait la santé, elle voulait les bien amuser.

Leur douleur fut extrême en apprenant la mort de leur bienfaitrice ; elles ont perdu sa sainte et douce influence, mais le Roi a daigné pourvoir à ce que leur éducation fut terminée à ses frais.

### XXXVII.

Le 5 Janvier 1855, la Reine paraissait très-bien portante, ce jour là même elle disait s'être trouvée soulagée par les eaux de St-Vincent qu'elle avait pris quelques mois auparavant ; elle reçut plusieurs personnes de sa maison. Le lendemain, elle voulait faire tirer le gâteau des Rois à ses petits enfants et s'amusait d'avance de leur joie ; le soir, elle alla à son ordinaire chez la jeune Reine, que les souffrances d'une grossesse pénible retenaient au lit. Hélas ! ni l'une ni l'autre ne se doutaient que c'était là un dernier adieu et qu'elles ne se retrouveraient qu'au ciel.

Après avoir vu ses petits enfants, la

Reine se sentit tout-à-coup si malade qu'on dut l'aider à descendre chez elle ; elle souffrit beaucoup toute la nuit, une fièvre ardente se déclara, malgré de vives instances elle ne voulut jamais boire, espérant pouvoir communier le lendemain. Le médecin, qu'elle fit appeler le matin, jugea que la maladie était grave, et les personnes qui eurent le bonheur de l'approcher durent s'en convaincre par une foule de petites circonstances.

Son caractère paraissait changé, elle ne prenait part à rien, ne demandait rien. Sa Majesté fit ce que jamais elle n'avait fait dans aucune de ses maladies, qui fut de dire à une personne qu'elle honorait de sa confiance, d'ouvrir toutes les lettres qui arriveraient pour elle, de lui en dire le contenu, sans lui en faire la lecture, elle

n'excepta que les lettres de sa sœur, qui n'ayant pas été ouvertes, furent renvoyées à l'Archiduchesse après la mort de son auguste sœur.

### XXXVIII.

La Reine ne reprit un peu d'animation que le jour où elle fut administrée ; quelques heures après, elle demanda des détails sur la cérémonie, et envoya une de ses dames chez la jeune Reine en la chargeant de faire plusieurs questions sur la santé de sa belle-fille, sur celle de l'enfant dont elle était accouchée, depuis que sa belle-mère était malade.

La Reine Adèle trouva cela de bon augure, et s'en réjouit avec la personne qui

lui parlait et qui, hélas, ne se doutait pas que c'était la dernière fois qu'elle voyait cette sainte et angélique Reine, déjà mûre pour le ciel, où sa place était marquée, et où sa belle-mère devait la précéder de si peu de jours.

Je crois que la Reine Marie-Thérèse se sentit frappée à mort dès le premier jour, elle était au reste parfaitement tranquille, aussi je répéterai en italien pour ne pas les affaiblir, les paroles qu'elle dit peu de moments avant de revoir le Saint-Viatique :

CARA MARCHESA, HO PAURA DI ESSERE TROPPO INDIFFERENTE, O TROPPO ORGOGLIOSA, PERCHÈ IO, CHE SONO COSÌ CATTIVA, MI SENTO PERÒ TANTO TRANQUILLA, E MI PARE DI ESSERE CERTA DI ANDARE IN PARADISO.

O, oui, elle avait bien raison d'être tranquille, car elle n'avait certes rien à redouter

du jugement du Dieu qu'elle avait tant aimé, et servi si fidèlement. Le jour où elle fut administrée, elle parla de son testament avec un prélat qu'elle vénérât et qu'elle voulut voir ; elle le chargea de dire à une des personnes qui étaient habituellement auprès d'elle de lui en parler, afin de combiner avec elle ce qu'elle voulait faire. Par un concours de circonstances, cette personne ne put la voir seule que fort tard, la Reine était fatiguée, elle renvoya au lendemain, mais dans la nuit la maladie fit de terribles progrès, on lui donna l'extrême-onction de très-grand matin, et quand on lui reparla du testament, la Reine répondit :

È TROPPO TARDI, NON MI SENTO PIU', SE SARÒ  
IN VITA LO FARÒ DOMANI, SE NO PROVVEDERA'  
IDDIO.

XXXIX.

La Reine pensait peut-être que son auguste fils aurait deviné ses intentions, et elle avait raison, car il a généreusement et noblement pourvu à tous ceux que sa mère secourait.

Le Roi a continué les pensions qu'avait accordées sa mère, il a donné d'amples aumônes au moment de sa mort, et après s'être informé avec insistance auprès de tous ceux en qui sa mère avait confiance, si elle n'avait exprimé aucune volonté, aucun désir, il s'est empressé de faire tout ce qu'on a pu lui indiquer.

La Reine conserva sa connaissance jusqu'à la fin; la Duchesse de Gênes était

auprès d'elle ainsi que le Roi, le Duc de Gênes et le Prince de Carignan, qu'elle appelait son troisième fils, toute sa cour et ses femmes, l'entouraient à genoux dans un religieux silence, le médecin et son confesseur étaient seuls debout à côté de son lit; d'après le désir du saint prêtre elle bénit ses enfants d'abord, et ensuite toutes les personnes de sa maison, le confesseur lui ayant dit si elle avait l'intention de demander pardon à tous ceux qu'elle avait pu offenser, elle répondit affirmativement d'une voix affaiblie. Elle savait bien, la pieuse Reine, qu'elle n'avait jamais offensé personne; mais à la question qu'il lui adressa si elle pardonnait à tous ceux qui pouvaient avoir eu des torts avec elle, son oui fut très-distinct.

Non, elle n'avait aucune rancune au cœur,

oh ! ceux qu'elle honora de sa confiance le savent bien , ils n'ignorent pas que jamais ses lèvres ne prononcèrent un mot amer contre personne.

## XL.

Quel spectacle offrait cette chambre, cette sainte Reine, que nous vénérons tous, était mourante, le désespoir du Roi et de son frère, qui portait déjà sur son front l'empreinte de cette mort qui devait nous le ravir sitôt, les larmes de la Duchesse, qui pleurait sa belle-mère, et tout ce qu'elle prévoyait de malheurs encore autour d'elle, la douleur du Prince de Carignan si dévoué à cette famille si cruellement frappée ; la pensée qui nous venait à tous,

que la jeune Reine était absente de cette chambre de deuil, parce qu'elle même était gravement atteinte, tout se réunissait pour empreindre ce moment d'une désolation suprême.

Tout-à-coup, le Roi se lève et va se jeter sur la main de sa mère pour la baiser une fois encore, toutes les personnes présentes en firent autant après lui. Les yeux ouverts de la Reine étaient pleins d'une expression céleste, elle avait encore sa connaissance, mais elle ne parlait plus. Peu d'instants après, le confesseur se tourna vers le Roi, et lui dit : " Sire, la Reine Marie-Thérèse est au ciel. „ Alors les sanglots éclatèrent ; jusque là le calme angélique de la Reine avait refoulé jusqu'à nos larmes, et le plus religieux silence avait régné.

Le désespoir du Roi fut immense, hélas!

il quitta le lit de mort de sa mère, pour aller retrouver son angélique femme, qui huit jours après n'était plus ; il les pleura toutes deux encore avec son frère, et le 10 février le Duc de Gênes allait rejoindre sa mère et sa belle-sœur.

## ÉPILOGUE.

J'aurais bien mal rempli ma tâche, si je me contentais d'avoir parlé des différentes phases de la vie de la Reine Marie-Thérèse, et si je n'y ajoutais au moins un faible aperçu de ses vertus, et de ses hautes qualités.

### I.

La Reine dans son intérieur était facile, bonne et même gaie, aimant la plaisante-

rie , et l'entendait fort bien, détestait par dessus tout la flatterie et les compliments; elle savait un gré infini à qui lui disait la vérité sans ménagement et sans détour, et supportait parfaitement d'être contredite ; discutait avec une douceur parfaite, et se rendait aux raisons qu'on lui alléguait si elles étaient bonnes.

Il me sera peut-être permis de dire ici que pendant les longues années que j'eus l'honneur d'être auprès de la Reine, et ayant beaucoup d'affaires à traiter avec elle, jamais je ne lui entendis prononcer un mot amer ou désagréable , jamais elle ne m'en voulut, lors même que je me permettais d'être d'un avis différent du sien, et que je le lui disais franchement et même avec une sorte d'insistance, lorsqu'elle ne croyait pas devoir céder, elle ne m'en remerciait

pas moins de lui avoir dit ce que je croyais la vérité. La Reine était une amie sûre et parfaite, pleine d'attentions et de bonté pour ceux qu'elle honorait de son amitié.

Lorsqu'elle avait donné sa confiance, elle était entière, et n'avait de bornes que le secret d'autrui, qui lui était sacré. La Reine avait l'abord froid pour les indifférents, mais son cœur était plein de chaleur et d'expansion pour sa famille et ses amis. Son âme, si noble et si élevée, avait adopté tout-à-fait sa nouvelle patrie, qu'elle regardait entièrement comme la sienne, prenant le plus vif intérêt à sa gloire et à son bonheur.

## II.

En 1851, elle alla en Toscane pour revoir sa famille dont elle était séparée depuis si long-temps, elle y passa tout le temps qu'elle y fut à la campagne chez son frère, et malgré le désir qu'elle avait de revoir Florence, et surtout d'aller prier sur le tombeau de son père, elle ne voulut pas entrer dans la ville, parce que les Autrichiens y étaient et qu'à une époque aussi rapprochée de nos malheurs elle ne voulait pas s'exposer à voir leurs troupes; un sentiment de dignité nationale lui rendait pénible la vue de nos vainqueurs.

La Reine était pleine d'indulgence et de bonté pour ceux qui la servaient, elle

s'occupait de leur bien être, de leurs intérêts, de leurs familles, jamais elle n'avait un mouvement d'impatience, jamais un instant d'humeur, elle était exacte par nature, et tenait à ce que tous le fussent autour d'elle, elle voulait l'ordre et la régularité en tout.

J'ai parlé plus haut des ses immenses charités, on n'aurait jamais tout dit sur ce chapitre, les sommes fixées pour ses aumônes, et pour les établissements qu'elle protégeait, étaient toujours dépassées, ce qu'elle s'était réservée pour ses dépenses personnelles, changeait de destination, et allait grossir le patrimoine des pauvres.

### III.

Elle employait aussi des sommes considérables, à l'achat de bons livres qu'elle faisait distribuer. On n'oserait dire le chiffre réellement incroyable des sommes qu'elle a dépensées, pour la propagation de bons ouvrages dans toutes les classes de la société. Elle donnait beaucoup aux églises pauvres, qui manquaient de ce qui était nécessaire pour la décence et même la pompe du culte.

Ses abondantes aumônes ne l'empêchaient pas de protéger les arts, elle avait appris, dans cette Toscane, PATRIA D'OGNI ARTE GENTILE, à apprécier les artistes et à les encourager. Elle faisait de nombreuses

acquisitions toutes les années, à l'exposition des tableaux, et prouvait la pureté de son goût, par les choix qu'elle faisait toujours elle-même. Elle ne portait en général que des étoffes du pays, et pour les meubles, l'argenterie et même les bijoux, faisait venir des modèles ou des dessins, et les faisait exécuter dans le pays.

La charité la portait aussi à chercher à consoler les affligés, elle y avait même un attrait particulier. Et, en effet, elle avait des paroles si douces et si bienveillante qu'elle réussissait toujours à donner aux cœurs souffrants une partie de cette confiance en Dieu qu'elle avait à un si haut degré.

#### IV.

Elle envoyait les personnes qui pouvaient aller visiter les pauvres et les hôpitaux. Une des dames de la cour étant tombée malade au château de Raconis, la Reine Marie-Thérèse et son auguste belle-fille rivalisèrent de soins auprès d'elle, et de soins tels qu'aurait pu lui en rendre une garde malade.

Jamais on n'entendit la Reine dire du mal de personne. Tout discours malveillant pour le prochain lui déplaisait, et elle le montrait par un air sévère qui empêchait que cette conversation fut continuée.

Quand elle ne pouvait excuser l'action la Reine excusait l'intention. Il n'est pas possible de supposer que la Reine, n'ait jamais cru avoir à se plaindre de personne,

mais même dans la plus grande intimité elle ne proféra jamais une plainte contre qui que ce soit.

V.

Les vertus de la Reine reposaient sur une base solide, celle d'une profonde piété qui ne se démentit jamais. Depuis plusieurs années, sa vie était celle d'une Sainte; elle était, pour ainsi dire, toujours en prières, car elle perdait rarement la pensée de la présence de Dieu, et passait de longues heures à l'église ou dans son oratoire. Elle avait une pratique qui lui était chère et familière, c'était, disait-elle, de CAUSER avec son crucifix, elle y passait très long-temps, sans s'en apercevoir, aussi quand d'autres devoirs la réclamaient ses femmes avaient ordre de l'avertir,

Les mortifications que s'imposait la Reine étaient presque continuelles, et passaient inaperçues de ceux qui ne la connaissaient pas à fond, et ne savaient pas combien toujours et en tout elle choisissait ce qui lui était moins agréable, ou moins commode. Elle jeunait très-rigoureusement les jours prescrits par l'église, et en outre les veilles des fêtes de la Sainte Vierge. Elle faisait maigre tout le Carême, et une des dernières années on lui servit pendant ce temps là presque habituellement quelque chose qu'on croyait lui plaire et qui au contraire lui répugnait.

## VI.

Depuis long-temps elle s'était privée de toute lecture seulement amusante, trouvant

qu'on perdait bien assez de temps sans cela.

Elle n'était jamais oisive, et, même en causant, travaillait presque toujours et ordinairement pour les églises ou pour les pauvres, ce qui était aussi l'habitude de son auguste belle-fille.

L'amour de la vérité était poussé chez la Reine jusqu'au scrupule, son humilité était profonde, elle se croyait réellement très-imparfaite, sa soumission à l'Eglise était sans bornes; pour ce qui regardait sa conscience, elle obéissait strictement à celui qui la dirigeait, elle aurait eu du penchant à être scrupuleuse mais un mot la calmait sur-le-champ.

Elle avait un grand zèle de la gloire de Dieu, et aurait voulu y travailler; s'y employait autant qu'il était en son pouvoir,

vénérait et aimait les fonctions d'Eglise, y assistait avec assiduité et une ferveur qui édifiait les assistants, tout le monde se rappellera l'exemple qu'elle donna à la fête centenaire du Saint-Sacrement, restant près d'une heure à genoux exposée à une pluie battante.

## VII.

Elle allait volontiers dans les couvent. Les religieuses Carmélites de Montcalier n'auront point oublié combien souvent au point du jour Sa Majesté était dans leur chœur au milieu d'elles, où après avoir communie et prié long-temps, elle allait déjeuner avec elles et comme elles.

La Reine communiait à peu près tous les jours, se levant pour cela de grand matin, se confessant toutes les semaines,

elle se préparait avec le même soin que s'il y avait eu long-temps qu'elle ne se fut approchée du tribunal sacré.

Pendant les trois jours qui précédèrent sa mort, elle se confessa chaque matin tant elle tenait à purifier sa conscience.

### VIII.

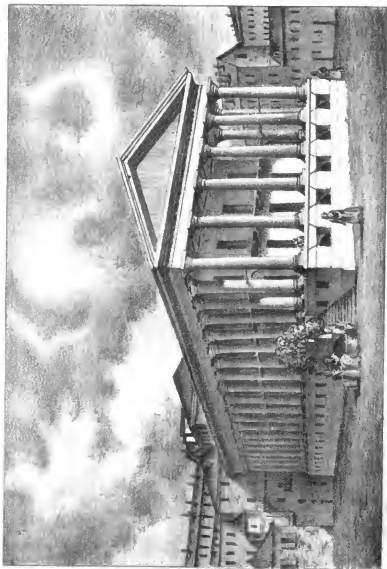
La Reine Marie-Thérèse était dans l'admiration des vertus de sa belle-fille, elle ne l'appelait jamais que LA MIA ANGELICA ADELA. Dieu n'a pas voulu séparer celles qui avaient été si unies sur la terre, et les a couronnées presque en même temps dans le ciel.

La Reine avait une dévotion spéciale à la passion de Notre Seigneur, le vendredi elle redoublait ses actes de piété en son honneur. Elle avait toujours désiré

mourir ce jour là, et c'est un vendredi qu'elle nous fut enlevée, portant empreinte sur son visage la paix et la tranquillité des âmes justes.

Du haut du ciel, elle priera pour sa famille, pour le pays qui était devenu le sien, et pour tous ceux qui lui furent chers, à qui elle a laissé une si haute admiration de ses vertus et un si profond regret de l'avoir perdue.

FIN.



*Propylæe. Inférieure et. Stèle des Hermès n°36.*

*Lith. Ch. Faria Société Typogr. Nica.*

Après la mort de la Reine Marie-Thérèse les Rosines ont fait placer dans une des salles qu'elles doivent à la générosité de la Reine l'inscription suivante, au-dessous de son buste :

ALLA VENERANDA E  
BENEDETTA MEMORIA  
**DI MARIA TERESA**  
DI TOSCANA, MOGLIE DEL RE  
CARLO ALBERTO, CHE  
QUESTO PIO LUOGO  
AMPLIAVA CON  
MUNIFICENZA DI REINA  
E VISITAVA CON  
TENerezza DI MADRE.  
LE ROSINE RICONOSCENTI.

1855.



## ERRATA.

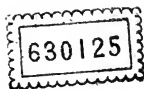
A la page 33, 3<sup>me</sup> ligne, au lieu de: *On* PEU, lisez: *On* PEUT.

A la page 38, ligne 1<sup>re</sup> du paragraphe XV, au lieu de: *sa vie était des plus simples et DE plus réglées*: lisez: *des plus simples et DES plus réglées*.

A la page 88, 12<sup>me</sup> ligne, au lieu de: REVOIR, lisez: RECEVOIR *le Saint-Viatique*.

A la page 95, dernière ligne, au lieu de: AIMANT, lisez: AIMAIT.

A la page 107, 4<sup>me</sup> ligne du paragraphe VIII, au lieu de: *la mia Angelica* ADELA, lisez: ADELE.





E. MAESTRELLI  
*Legatore di Libri*  
Lungarno della Borsa, 2  
FIRENZE

B.5.2.369

